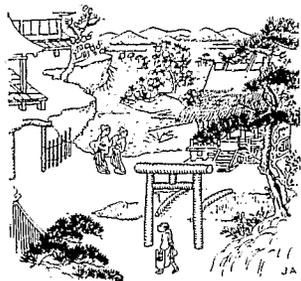


ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 21.973 exp 1

Cote : B



*Jardins d'ici et d'ailleurs*

## **La culture itinérante des Oubis**

ANEKE DE ROUW et DANIEL-YVES ALEXANDRE

*Inclure la forêt dans l'assolement de leurs cultures,  
c'est ce que font les Oubis,  
comme d'autres peuples de Côte-d'Ivoire.*

Même quand on sait que les ananas ne poussent pas sur les arbres et que les arachides mûrissent sous terre, on reste étonné par l'aspect des cultures dans la majorité des pays équatoriaux.

Les champs? Un enchevêtrement de troncs noircis par le feu, de souches coupées à plus d'un mètre du sol et, là-dedans, un mélange de plantes où il n'est pas toujours facile de reconnaître celles qui sont cultivées parmi les « mauvaises herbes » et surtout les « jeunes arbustes », qui préfigurent déjà la forêt qui repousse et que l'on peut voir tout autour à des sta-

des d'évolution divers. Cette forêt plus ou moins âgée, plus ou moins facile à pénétrer, ce sont d'anciens champs, des champs en jachère. Car le champ qui nous étonnait sera bientôt délaissé, avant même d'être entièrement récolté, et, chaque année, une nouvelle parcelle sera ouverte par le feu dans un apparent gaspillage de bois, de terre et d'efforts. C'est ce qu'on appelle la culture itinérante, ou culture sur brûlis.

Assurément, on comprend que ces techniques culturelles aient été qualifiées d'archaïques, de primitives ou de non évoluées. Mais il est maintenant bien clair que ces champs, qu'on appelle souvent abattis ou essarts, ont permis aux hommes de se nourrir de générations en générations, sans que la fertilité du milieu se dégrade.

ANEKE DE ROUW et PIERRE-YVES ALEXANDRE sont chercheurs (spécialisés en botanique) à l'Office de recherche scientifique et technique outre-mer (O.R.S.T.O.M.), respectivement en Côte-d'Ivoire et en Guyane française.



Riz et gombo  
à 5 semaines

Il apparaît surtout que toutes ces techniques d'agriculture itinérante réalisent une économie de moyens tout à fait remarquable, et on comprend mieux les réticences des populations à adopter des techniques nouvelles qui, toutes, demandent à l'agriculteur un effort bien supérieur pour une sécurité alimentaire parfois moindre.

Pour essayer de vous décrire quelques aspects de cette agriculture encore bien mal connue, nous prendrons un exemple en Côte-d'Ivoire, chez les Oubis.

---

### **Le campement des Oubis**

---

En Côte-d'Ivoire, on compte une soixantaine d'ethnies, chacune avec sa langue, mais toutes pratiquant une forme d'agriculture sur brûlis. Les Oubis forment un de ces groupes. Ils sont actuellement très peu nombreux — environ 2.000 — et vivent au voisinage du Cavally, fleuve qui fait frontière entre la Côte-d'Ivoire et le Libéria. Tout l'ouest de la Côte-d'Ivoire est resté, jusqu'à une date très récente, à l'écart des grandes transformations qui

affectaient la société ivoirienne, et, en 1975, quand notre équipe a été affectée dans la région du Tai, les Oubis étaient de ceux qui avaient le plus conservé leurs traditions.

Le « vieux » qui nous servira de guide — « vieux » est un terme à la fois familier et honorifique — vit avec une partie de sa famille presque toute l'année au « campement », c'est-à-dire loin du village imposé par l'administration et près de sa zone de culture.

Le campement comporte une unité d'habitation, aérée et confortable, une « cuisine » et un grenier à riz. Ce grenier, construit en « bambou », c'est-à-dire en fait en rachis (1) de raphia, est extrêmement esthétique.

---

### **Le choix d'une parcelle**

---

Chaque année, au début de la saison sèche, le vieux choisit une parcelle de forêt. Il regarde les arbres, suppute la difficulté du futur abattage, regarde la terre : il faut qu'elle soit suffisamment profonde (la machette doit s'enfoncer), suffisamment riche en argile, ce qu'on vérifie en en jetant une poignée sur un tronc d'arbre où elle doit rester collée. Les turricules (2) de vers de terre sont un signe

---

(1) Rachis : axe central de l'épi.

(2) Turricules : tortillons.

favorable, de même que la présence de certaines plantes.

Comme chaque année, le vieux va défricher un hectare de forêt pour la « vieille ». Cette année, il a choisi une parcelle dont les deux tiers ou un peu plus sont pris sur la « forêt noire », c'est-à-dire la forêt vierge ou très ancienne, le reste reprend une jachère vieille de 3 ans.

---

## Le défrichage

---

La forêt primaire (3) est très difficile à abattre car presque tous les arbres qu'on y trouve ont un bois très dur.

Jadis, le vieux aurait choisi, parmi tous les anciens champs Oubis, une parcelle en recrû (4) depuis 12 à 20 ans. A l'époque, la propriété foncière, au sens où nous l'entendons, n'existait pas : la terre appartenait à tous les Oubis, mais, cependant, on reconnaissait une priorité d'usage à celui qui avait coupé une forêt primaire. Plus le recrû (forêt secondaire) est jeune, plus il est facile à couper, mais plus les mauvaises herbes sont abondantes, et le riz, principale culture des Oubis, est très sensible à la compétition.

Si notre guide a été amené à couper de la forêt vierge, c'est que les forêts secondaires valables deviennent rares : en effet, la population est en croissance rapide et les plantations de café et de cacao commencent à s'étendre et à occuper les bonnes terres. Pour compenser le surcroît de travail, le vieux reprend une jeune friche, mais celle-ci ne lui permettra pas de faire une culture normale de riz.

Le vieux utilise d'abord son sabre de brousse, ou machette, un excellent sabre acheté au Libéria, sans doute de fabrication américaine. Il n'a pas adopté, comme beaucoup, la lime pour l'affûtage et est resté fidèle à une large pierre, posée à demeure au campement, sur laquelle il met quelques pincées de la terre sableuse qu'il ramasse à côté et un peu d'eau ; le reste est question d'adresse et, bien sûr, de pratique. Ce qui est sûr,

c'est qu'avec son sabre, le vieux, s'aidant comme jadis nos bûcherons d'un grand cri, arrive à couper d'un seul coup des arbustes de 7 à 8 cm de diamètre. C'est un exploit vu la dureté des bois de la « forêt noire ». Les jeunes ne font pas aussi bien.

Tous les arbres ne seront pas abattus ; on considère en effet, chez les Oubi, que les arbres à feuillage léger favorisent la croissance du riz. On peut remarquer que les arbres laissés sont souvent des Mimosacées et que ce sont de probables fixateurs d'azote (5).

L'abattage des arbres est un travail très dur, qui peut prendre 15 jours. Compte tenu de ce qu'une partie de la parcelle est occupée par un jeune recrû, il faudra cette fois au vieux une semaine pour achever l'abattage. Il travaillera encore presque autant pour débiter les branches et les répartir pour faciliter le séchage et permettre le brûlage, qui aura lieu deux mois plus tard.

---

## L'action du feu

---

Cette année, la saison sèche aura été vraiment sèche. Le feu est transporté du campement au champ à l'aide d'une torche faite de quelques rachis secs de raphia. Il suffit d'agiter vivement la torche pour la ranimer et enflammer les feuilles desséchées tous les 2 ou 3 mètres. Chacun des feux avive les voisins et, rapidement, les flammes deviennent très hautes. Dès le soir, le feu a achevé de brûler ce qui était assez sec. Ici et là, des troncs d'arbres morts et tombés au sol avant l'abattage brûlent encore, certains brûleront pendant une semaine, laissant un gros tas de cendres et la terre, dessous,

---

(3) Primaire : vierge, d'origine.

(4) Ce qui a repoussé après abattage de la forêt primaire.

(5) Cet élément est prélevé dans l'air par des microorganismes présents sur les racines, et les cultures poussant au même endroit en profitent.

cuite et rouge. Ailleurs, la couche de cendres est infime; la quasi-totalité du bois est encore là, tout juste noirci.

Si le feu, à la suite d'une saison sèche insuffisante, avait mal brûlé, il faudrait recouper le bois, attendre encore et brûler une deuxième fois. Nous sommes près de l'équateur et il arrive qu'il n'y ait pas de saison assez sèche pour bien brûler. Quand le feu est insuffisant, non seulement la récolte est médiocre, mais — et c'est surprenant — il semble que la forêt repousse mal.

Le rôle du feu est, bien évidemment, fort complexe. A voir les feux de défrichage, on croirait qu'ils sont capables de brûler le sol sur une grande épaisseur. En fait, la chaleur au niveau du sol est très faible, et il n'est pas rare de retrouver des feuilles intactes après l'incendie. A l'actif du feu, on peut inscrire :

1) la destruction d'une matière organi-

*Semis du riz à la volée. Après, on couvre les graines à la « daba ». La surface du sol se trouve ainsi complètement perturbée.*



que qui, présente, immobiliserait l'azote (6) ;

2) la destruction en surface de graines d'adventices (7) nuisibles aux cultures ;

3) la destruction de parasites animaux des cultures.

D'autre part, le feu restitue au sol, sous forme minérale, le calcium et le phosphore ; l'azote de la biomasse part en fumée, mais c'est peu de chose par rapport aux réserves du sol ; la perte de soufre est, par contre, sans doute importante.

Parmi les autres actions du feu, il est possible, sinon probable, qu'il détruise des inhibiteurs (8) de germination ou de croissance présents dans la litière et qu'il freine leur sécrétion par les racines des arbres. De tels inhibiteurs, analogues à la juglone de nos noyers, seraient beaucoup plus fréquents sous les tropiques que sous climat tempéré, et certains n'ont pas hésité à leur attribuer un rôle explicatif quasi général.

## **Le semis et la récolte**

Avec le brûlage, qui termine le défrichage, s'arrête l'intervention masculine dans les champs. C'est maintenant aux femmes et aux enfants d'entrer en scène.

La première tâche de la femme sera le semis du riz. Le riz est « la » culture chez les Oubis. En période de soudure, quand le grenier est déjà vide et le riz nouveau pas encore récolté, on entend souvent quelqu'un qui vient de manger une quantité énorme de manioc ou de taro vous dire qu'il n'a pas mangé ! La même anecdote pourrait être racontée à propos de tous les « gens du riz ».

Le riz cultivé par les Oubis est le riz pluvial

(6) Élément indispensable à la croissance des cultures.

(7) Mauvaises herbes.

(8) Substances qui freinent ou empêchent un processus chimique ou biologique.

Petit tas de branches coupées attendant le deuxième brûlis.



(9), d'origine asiatique (*Oryza sativa*), mais il ne fait pas de doute que, si les Oubis cultivent ce riz, c'est parce que leurs ancêtres cultivaient déjà du riz, africain celui-là (*Oryza glaberrima*).

Le semis du riz commence après la première pluie et peut se poursuivre pendant 2 ou 3 mois. La terre ne subit aucun travail. La femme fait un petit trou de 3 à 5 cm de profondeur à l'aide d'un outil spécial dans la main droite et laisse glisser 4 à 6 graines de riz d'une de ces coquilles d'escargots géants fréquents dans la région et d'ailleurs fort prisés (achatines). On sème toujours plusieurs variétés, certaines à cycle long, d'autres à cycle court. Les unes donneront plus les années sèches, les autres les années humides. On sait aussi maintenant que le mélange des variétés freine la propagation des maladies.

Avec le riz, on sème quelques grains de maïs très espacés. Le maïs, plus précoce que le riz, sera mangé comme une friandise en attendant le riz nouveau.

Lors de la récolte, les tiges sont piétinées, ce qui favorise le tallage et peut permettre une deuxième récolte si la première n'a pas suffi à remplir le grenier; sinon, le surplus de riz sera simplement laissé aux animaux.

Il n'y a pas de commercialisation. Le riz est conservé en bottes dans le grenier à claire-voie. On fait du feu au-dessous, ce qui maintient le riz sec et à l'abri des insectes (le riz pour la semence doit être conservé à part). Le riz est séparé de l'épi par pilonnage dans le mortier. Il est ensuite mis à étuver environ 3 heures dans 2 canaris (10) retournés l'un sur l'autre. L'étuvage est terminé quand toute l'eau est évaporée. Après étuvage, le riz est décortiqué par un deuxième passage au mortier, puis vanné. Le son qui tombe à terre nourrit directement les quelques poules qui animent le campement.

---

### **Des règles précises pour une culture peu contraignante**

---

Battage, étuvage et décortiquage prennent beaucoup plus de temps que la culture proprement dite. Il est à noter que les soins culturaux sont des plus réduits puisqu'ils consistent uniquement à écarter les

---

(9) Riz qui pousse sans qu'il soit nécessaire de créer de véritables rizières par inondation.

(10) Récipients en terre.



*Semis en poquets. Elle creuse la terre, laisse les grains glisser entre les doigts, puis les recouvre.*

animaux sauvages. Il n'y a, en particulier, pas de désherbage, et le riz pousse en même temps que le recrû naturel. Au besoin, on coupe une tige çà et là pour permettre au riz de bien mûrir, mais cela n'empêche pas le recrû de se développer et c'est ce qui fait que le champ est tout de suite réoccupé par les arbres. Grâce à ce retour immédiat à la forêt, il n'y a ni érosion, ni lessivage du sol, et la parcelle sera un jour disponible pour de nouvelles cultures.

Il faut une jachère suffisamment longue pour que disparaissent les mauvaises herbes et leurs graines, ce qui autorisera à ne pas faire de sarclage, car qui dit sarclage dit destruction de la forêt en train de se reconstituer. Une nouvelle forêt peut encore s'installer, mais moins belle que la précédente. Si les cultures se répètent trop rapidement, c'est une végétation herbacée qui finit par s'installer.

Avec du riz, la promesse de récolte resterait très faible, mais ce sont surtout

d'autres cultures qu'on y trouve en association. Certaines semblent même mieux réussir sur un « vieux sol » que sur un sol plus « forestier ». Ces cultures, qui restent annexes pour notre cultivateur, sont là comme assurance en cas de soudure difficile : banane, manioc et taro ; d'autres servent pour la sauce : piment, aubergine et gombo ; d'autres, enfin, sont plutôt des curiosités, comme l'igname, qui est, par contre, la nourriture de base des Baou-lés, de plus en plus nombreux dans la région.

La liste complète des espèces cultivées par les Oubis serait en fait très longue, mais beaucoup d'espèces ne sont cultivées qu'aux abords du campement (11), comme le tabac, et d'autres encore seulement au village (12), comme le man-guier.

---

### **Les autres vertus de la forêt**

---

La technique agricole de nos amis Oubis est donc à l'extrême axée sur la production du riz, riz qui est à la base de chacun des deux repas quotidiens mais qui n'est jamais servi sans la « sauce », une sorte de soupe dont les ingrédients proviennent de la chasse, de la cueillette et, jadis, de la pêche. Cueillette et chasse — affaires d'hommes, surtout pour la dernière — sont pratiquées dans la forêt.

La forêt n'est donc pas seulement la jachère permettant la pérennité d'une agriculture peu contraignante ; elle fait réellement partie du système de production en apportant la moitié du repas avec, en prime, les médicaments, toutes sortes de matériaux dont tous ceux qui servent à faire l'arc de chasse et ses flèches, et jusqu'à la boisson : le vin de palme ! □

(11) Beaucoup d'espèces nitrophiles, c'est-à-dire « qui aiment l'azote » produit par la décomposition des ordures.

(12) Les arbres sont longs à entrer en production et le campement garde un caractère temporaire.